

# LE MADAWASKA

La Cie d'Imprimerie du Madawaska

EDMUNDSTON, N. B. 28 JANVIER 1914

G.-E. DION, Administrateur.

## Des Mots... Des Œuvres.

Dans *Le Madawaska* de la semaine dernière nous voyions que Son hon. le juge Landry, hôte des Acadiens d'Ottawa faisait la remarque suivante : "Trop longtemps les Acadiens ont cru qu'ils étaient inférieurs aux races qui les entourent." Et il ajoutait : "Cette impression est à la veille de disparaître complètement." C'est un fait constaté, en effet, que les acadiens et en général les français de nos provinces ont une tendance à regarder en haut pour voir les Anglais et à considérer nos concitoyens de langue anglaise comme des êtres supérieurs. C'est une mentalité déplorable et qui a pour conséquence naturelle le sentiment de supériorité qu'ont à notre égard les autres nationalités.

Il est bon de constater ces choses, mais il faut aussi se demander quelle est la cause du mal et quel moyen il faut prendre pour le combattre. Je crois en effet que son hon. le juge Landry s'est montré optimiste, au moins pour ce qui regarde cette partie-ci de l'Acadie, en disant que cette impression est à la veille de disparaître complètement.

Le première chose qu'il importe de faire, le premier pas vers l'effacement de cette impression, c'est de nous frapper la poitrine et de dire un sincère "Mea Culpa." L'erreur chez nous, le grand malheur, c'est que nous nous éveillons une fois ou deux par an, lors du 15 août par exemple pour nous endormir ensuite d'un sommeil léthargique. Trop de mots, pas assez d'œuvres... Voilà le mal. Lorsqu'il s'agit de célébrer la fête nationale, la foule accourt et du haut de leur estrade les orateurs enflamment l'enthousiasme des auditeurs pour la cause française. Encourageons nos institutions, s'écrivent-ils, groupons-nous, restons unis. Travaillons la main dans la main. Nous ne sommes pas une race inférieure, pourquoi céder notre place aux autres... Puis, la semaine du 15 d'août terminée chacun reprend sa routine. L'orateur enflammé du jour de la fête continue de favoriser des institutions étrangères au dépend des nôtres. Les assemblées de l'Assomption réussissent avec beaucoup de difficulté à réunir un chorum, pendant que l'on voit de nos français faire les dépenses de descendre jusqu'à Van Buren pour assister aux assemblées de Chevalier de Colomb, ou encore faire le voyage exprès jusqu'à Québec pour se faire initier dans la même société.

Nous publions dans une autre colonne une note sur l'état financier de la Banque Provinciale du Canada établie parmi nous depuis quelques mois. Cette note montre évidemment que la Banque Provinciale est sur une base solide. Cependant parce que c'est une institution française, certains de nos bons patriotes ne veulent pas l'encourager et ne trouvent rien de mieux que d'aller demander l'avis de certains messieurs dont le plus grand désir est de voir disparaître cette banque de chez nous. La Banque Provinciale fait de bonnes affaires, sans doute, mais elle devrait faire encore mieux. Que nos grands patriotes se transportent en esprit dans un comté dont la proportion anglaise serait d'à peu près 98%, qu'on établisse là une banque française, dont le gérant ne comprendrait pas un mot d'anglais, à côté d'une banque anglaise avec un gérant anglais, quel sera le résultat ? Combien pensez-vous, patriotes du Madawaska, que la banque française aurait de clients ?... A vous de répondre.

Bien plus rusés sont certains anglais ; quand la Banque Provinciale est arrivée ici, ils n'ont pas eu de plus honnête procédé pour détourner nos gens que d'exprimer des doutes. C'est une petite affaire qui ne peut pas tenir, disait l'un. Dans quelques mois cette banque sera disparue avec les dépôts des naifs qui iront là. D'autres font la comparaison avec la Banque de Montréal qui ne pourrait tomber sans faire un bouleversement dans tout l'Empire. Evidemment, et nous n'avons pas l'intention de déprécier les banques Royal et de Montréal qui sont des institutions de première classe. Mais depuis quand faut-il être millionnaire pour faire des affaires. Du moment que vous avez les garanties nécessaires pour quoi incitez-vous les anglais à dire comme un d'entre eux le disait l'autre jour que cette banque ne fera pas beaucoup d'affaire parce que : "It's only a French Bank."

Si les anglais avaient autant de crainte de voir réussir leurs institutions que nous semblons en avoir de voir réussir les nôtres, la Banque de Montréal en tombant ne bouleverserait pas l'Empire. Dans un comté entièrement français, dans une ville ou neuf-dixième de langue française, on nous met des banques avec des gérants qui ne comprennent pas un mot de français et nous par notre manière d'agir, à ces institutions nous disons : "Merci."

Je demande pardon à mes lecteurs si j'ai insisté longuement sur cette question de banque. C'est que la chose a plus d'importance que beaucoup semble le croire. L'arrivée d'une banque française ici nous a donné l'occasion de nous

## Tribune Libre

Monsieur le Rédacteur,

Mon voisin M. J. B., jeune cultivateur, vient de faire l'acquisition de deux superbes pouliches. Ses chevaux se faisaient vieux et ils étaient d'ailleurs un peu légers. M. J. B. a cru prudent de ne pas trop attendre et il s'est procuré les deux pouliches en question qui, elles, seront de poids lourd. Car, avec le rapide développement de sa ferme et son succès comme cultivateur, notre ami ne peut plus se contenter de chevaux légers ce qui serait pour lui une perte de temps.

Si je vous rapporte ce fait, M. le rédacteur, c'est que je désire en tirer quelques conclusions qui, je crois, devraient avoir leur utilité.

Tous les cultivateurs du Madawaska, sont-ils aussi prospères que ce jeune homme. Espérons qu'un grand nombre le sont ; mais il nous faut bien reconnaître que plusieurs demeurent à l'état stationnaire lorsqu'ils ne recèdent pas. Cela est d'autant plus surprenant que nous traversons une période de progrès, que les produits de la terre se vendent facilement et à un prix très élevé. Les cultivateurs ne devraient-ils pas marcher de l'avant et améliorer leur sort.

Que doit donc faire le cultivateur pour s'enrichir ou même pour vivre, car dans notre siècle de dépense il faut se remuer pour arriver à réunir les deux bouts. Je ne suis pas un agronome, cependant, j'ai souvent entendu parler des gens compétants, je veux dire des conférenciers et des cultivateurs d'expérience ayant fait un succès de leur profession. Des souvenirs qu'il m'en reste je tirerai mes remarques.

Vous, vous, Cultivateurs, récoltez beaucoup et de beaux produits ? Cultivez vos terres d'une façon pratique. Travaillez de côté la routine. Travaillez sans cesse à améliorer votre production et ne perdez pas votre temps pour aller gagner quelques piastres lorsque votre terre vous réclame. Vous connaissez-tous la fable du bon vieux Lafontaine, je crois.

Un père en mourant appelle ses enfants et leur dit : "Je ne vous laisse pour héritage que ma terre, mais sur cette terre il y a un trésor de caché. Allez, bêchez, remuez la terre. Recommencez chaque année et vous le trouverez sûrement. Le père était à peine mort que les enfants se mettaient à l'œuvre. Ils remuent, labourent, et défrichent si bien

affirmer, de montrer que nous tenons à être respectés. Je n'ai pas mission de remercier personne au nom de la banque, mais au nom de la race, je dis merci à ceux qui encouragent cette institution, et à ceux qui ne le font pas je demande de considérer la chose et de se demander s'ils font bien leur devoir.

qu'après quelques années ils avaient une terre splendide en culture. Ils ne trouvèrent point de trésor, mais les moissons abondantes, résultats de leur travail procurèrent bientôt la richesse. Ils comprirent alors la leçon que leur père leur avait donnée.

Voilà ce que doit faire le cultivateur. S'il emploie les méthodes modernes, s'il profite de l'expérience des autres, la tâche lui sera facile. Une terre bien cultivée vaut mieux qu'une autre deux fois plus grande car elle produit autant dans moins d'espace.

Il faudra donc au cultivateur routinier plus de temps, plus de mains d'œuvre, et la main d'œuvre est rare et chère. Ses instruments aratoires s'useront plus vite, il aura le double à clore plus de terre à payer, en un mot beaucoup plus de dépense pour le même rendement.

Notre ami J. B. a vu sa terre lui donner une moyenne de douze pour un quand son prédécesseur n'avait jamais en plus que huit pour un. Or il n'y a que cinq ans que J. B. possède la terre et il continue à l'améliorer. Bientôt, n'en doutons pas, sa terre lui aura procuré une belle aisance.

Soyons prudents. Les terres ne sont pas neuves et il ne faudrait pas beaucoup de fausses manœuvres pour les ruiner complètement. Veillons à conserver, à augmenter même la fertilité de nos terres. Livrons nous à l'industrie laitière : faisons l'élevage du porc et du bétail. Si nos fermiers voulaient, une évolution salutaire s'accomplirait au milieu de nous. L'aisance règnerait bientôt. Que le cultivateur apprenne cet art, étudie cette science qui lui permettra de faire croître deux brins d'herbe là où il n'en poussait qu'un. C'est là tout le secret.

St-Basile 19 Janv. 1914

ALFRED

## AVIS

Aux porteurs d'actions dans la Cie de Chaussures de Fraserville, Ltée. Résidents dans le Comté de Madawaska

Les soussigné actionnaire lui-même dans la dite Compagnie, sera présent à l'assemblée générale des actionnaires qui aura lieu à Fraserville le 18 mars prochain.

Le soussigné se chargera de représenter ceux des actionnaires qui désireront lui confier leurs intérêts dans cette Compagnie.

L. A. Dugal.

## M. D. Z. Daigle

Un exemple à Suivre

Dans le numéro de *L'Evangeline* du 24 décembre dernier, sous le titre : "Le Cours abrégé au Collège d'Agriculture, Truro, N. B.", M. Rémi Benoit, le digne Secrétaire de la Rédaction de ce journal, faisait valoir tous les avantages du Cours d'Agriculture de Truro ; la nécessité, pour le fermier, le cultivateur soucieux de son succès, du bien être de sa famille, de suivre ce cours absolument gratuit et durant dix jours.

La liste des personnes qui, du 6 au 16 de ce mois, ont suivi ce cours — nous l'avons lu — porte près de trois cents noms. Il en était venu des Etats-Unis, des trois Provinces Maritimes, de l'Alberta... à plus de deux mille milles ici !...

Des Acadiens, des gens d'ici, à un pas de Truro...

— Oseront-ils l'écrire ?..

Des cultivateurs, des fermiers acadiens, aimant leur "art" (l'Agriculture n'est-elle pas l'"art" le plus noble, rapprochant si bien la créature du Créateur ?) ; aimant leur foyer ; aimant leur famille... en tout, il y en avait !

Neuf ! ! !

Neuf Français aimant le bien paternelle, tout fumant encore du sang des aïeux martyrs !...

Après tout ce qui a été dit dans nos grands Congrès ; après les efforts généreux de nos chefs vénérés, Mgr M. F. Richard, l'hon. Sénateur M. P. Poirier, l'hon. juge M. P. A. Landry, l'hon. M. A. D. Richard, et les dignitaires de nos deux Sociétés l'Assomption, la Nationale et la mutuelle, arriver à un résultat si désastreux :

"Neuf" Français — quand trois cents d'autre langue ont cru que s'instruire est chose bonne en soi, utile même ! — *Dit moi, félicitons de tout cœur ces neuf courageux compatriotes qui, eux, ont prouvé qu'ils savent aimer la "grande Amie", la terre, qu'ils savent chérir ceux que Dieu leur a confiés et vouloir leur bien.*

Et voici leurs noms : MM. Denis Robichaud, F. A. Comeau, L. C. Leblanc, du comté de Digby, N. B., R. W. Melanson, de Bathurst ; Albert Leblanc, de Chatham ; Max. D. M. Leblanc, de Légarville ; Fabien Arsenault, de St-Paul ; W. D. G. Doucet, du village de Bathurst, et Denis Z. Daigle, du Lac Baker ; tous du N. B.

Ce dernier se rendit à Truro après lecture du bel article de M. Rémi Benoit rappelé plus haut. Il resta au Cours durant les dix jours, bien qu'il ne comptât pas suffisamment l'anglais, parce qu'il se rendit compte que ses efforts pour suivre les exercices étaient loin d'être perdus. A tel point, que ce jeune père de famille a résolu de se rendre à une des Ecoles d'Agriculture de la Province de Québec, afin d'augmenter ses connaissances.

Voilà de bon patriotisme !

Notre confrère — car il est, naturellement, fervent et zélé Assomptionniste — est "jeune" père de famille, avons nous dit : il a eu dix-huit enfants, dont onze vivent.

Voilà de pur patriotisme, on en conviendra.

— Son exemple sera-t-il suivi ?..

— Dieu le veuille, pour le bien des nôtres !

*L'Evangeline.*

Abonnez-vous au

"Madawaska"

## Tribune Libre

Monsieur le Rédacteur,

Je lis toujours votre journal, *Le Madawaska* avec un véritable plaisir et les signes d'approbation que vous recevez de tous côtés me réjouissent et je les crois bien mérités.

Je viens de lire avec une véritable satisfaction dans le numéro du 14 janvier un article intitulé *L'Alcool*, et signé par D'Erlanges. Je regrette que l'écrivain n'ait pas signé son nom, ce qui n'aurait pas manqué d'ajouter une nouvelle force à ses remarques, déjà si bien faites et si fortement documentées.

Tous les bons chrétiens devraient savoir et ne jamais oublier le contenu de cette correspondance qui est de nature à les faire travailler dans leurs propres intérêts si il y a lieu, et à coup sûr dans l'intérêt de leurs frères.

M. le correspondant nous dit en terminant, que le premier pas à faire, sous le rapport de la tempérance est "d'instruire le peuple". Voilà qui est bien et qui est bien commencé par M. D'Erlanges.

Mais disons tout de suite que cette instruction, au point de vue que l'entend M. Pécivain, c'est-à-dire "l'alcool comme remède" doit se faire premièrement par MM. les médecins. *Des médecins qui signent leur nom.* Ce sont les seuls hommes compétents, et par conséquent dont la parole pent et doit avoir l'autorité désirée pour l'instruction dont il s'agit. Si M. D'Erlanges se trompe qu'on nous le dise, c'est sérieux ! Si il ne se trompe point c'est encore plus sérieux et les hommes qualifiés doivent venir à son secours, pour nous apprendre des vérités si importantes et si mal connues. Les déclarations des médecins de Paris, de Toronto, etc etc, sont d'une grande valeur sans doute, mais pour le peuple, c'est une valeur éloignée, qui perd un peu de sa force dans le trajet jusqu'à nous. Donc, j'ose affirmer que le peuple a besoin d'une déclaration solennelle et officielle du corps médical du pays, touchant "l'alcool comme remède". Comme le dit M. D'Erlanges, même des gens sincères, vivent dans une erreur néfaste, sous ce rapport. C'est à Messieurs les médecins de remédier à ce mal.

Que messieurs les médecins d'Edmundston commencent donc par nous dire publiquement et officiellement : l'utilité, ou l'inutilité de l'alcool, dans la pratique de la médecine. Un article dans le genre de celui de M. D'Erlanges, signé par messieurs les médecins, serait d'une grande valeur chez le peuple et serait une arme puissante entre les mains de messieurs les curés qui ont besoin de cette autorité pour instruire le peuple, et pour arriver au point moral de la question, ce qui est certainement le plus important.

D'ERLANGES.